



Jour 19 Mkokotoni

Depuis Mkokotoni, les îles que l'on voit au large se reposent dans une baie gigantesque, parsemée de « dhows », ces bateaux de pêche indiens aux mâts inclinés dont les voiles pointues évoquent les temps révolus des aventuriers européens. L'ombre d'Henri de Monfreid et celles des géants Livingstone et Stanley planent sur ces plages désertes qui ne s'animent que lors du marché aux poissons et des aller-retours des dhows desservant les îles.

La mosquée se remplit lentement d'hommes aux carrures impressionnantes, des malabars venus de l'autre côté de l'océan tenter leur chance sur des rivages amis.



De Fukuchani à Mkokotoni, chaque baie cache un bouquet de bateaux et de pêcheurs s'affairant autour des embarcations et quelques gamins qui, dès le matin, se baignent dans une fraîcheur toute relative.



Mkokotoni est un village rue qui suit la côte en arrondi. Son marché aux poissons est réputé et attire toute la population environnante.



Sous le préau où l'on vend le poisson, un homme que la raison a déserté regarde les passants pendant des heures, dans une immobilité totale. Le dénuement absolu de cette Afrique là oblige les citoyens à prendre en charge ceux qui ne peuvent plus rien pour eux-mêmes. L'homme est nourri par les passants, on lui donne laisse une aumône sans qu'il demande quoi que ce soit, une cigarette, un biscuit.



On ne rigole guère sur le marché. Dès qu'un chargement de poisson arrive, un rapide mouvement de foule suit les hommes qui apportent leur pêche. La criée commence et les cours sont discutés immédiatement. La vente faite, on se rassoit sur les étales de ciment et on attend le prochain chargement. Il n'y a guère d'autre chose à faire.



Dans un café très sommaire, nous prenons un thé au lait très sucré semblable à ceux que l'on déguste en Inde dans une tasse de terre cuite que l'on jette ensuite. Avec un ou deux « chapatis », cela ferait presque un repas.

Je suis frappé par les regards droits des hommes qui m'observent gravement, sans un sourire. Nous devons détonner dans ce café perdu dans une allée derrière le marché mais nous sommes adoptés lorsque nous disons au cafetier que son thé est très bon et que nous reprenons des chapatis.



L'après-midi touche à sa fin et l'orage arrive. La plage s'est vidée et chacun rentre chez soi en silence. C'est un quotidien rude que celui des habitants de l'île. Les distractions ne sont pas légion. Au café, on ne boit que du thé, à la maison on ne regarde que les matchs de foot, encore faut il avoir la télé. Sur les étals du marché, on ne trouve que des vêtements d'occasion à trois ou quatre dollars. Il faut regarder les enfants pour apercevoir des sourires. La vie est dure comme un galet et la résilience une façon de vivre.